

lettre : — « Il servit en sous-ordre sous le grand chef du parti conservateur de notre province, faisant avec plus d'astuce dans la distriot de Québec l'œuvre qu'accablait plus brutalement sire George Cartier à Montréal. Sa qualité de lieutenant sous un maître qui avait eu de si constants succès, fit croire qu'il avait un droit naturel à son héritage. A sa mort et le lendemain même des funérailles de leur guide les conservateurs du Bas-Canada, chagrins, éperdus, ne sachant à quel saint se vouer, choisirent Monsieur Langevin pour chef. Mais bientôt les petites jalousies se firent jour. Les ambitions déçues commencèrent leur travail de démolition secrète, de mystérieux dénigrement. Les uns trouvaient le nouveau premier ministre trop peu communicatif ; d'autres le déclaraient faible et incomplet. L'un se plaignait de sa mine monacale ; l'autre lui reprochait son ascétisme, tandis que plusieurs ne craignaient pas de le déclarer, tout haut, hypocrite. Enfin, un mois à peine s'était-il écoulé depuis qu'il avait été porté sur le pavois, que sa popularité s'était évanouie. L'armée de petite gens, formée depuis si longtemps, à dessein peut-être, pour que les chefs, semblent des colosses, s'insurgèrent sans oser l'avouer et, longtemps ayant la chute du cabinet, on disait, à qui voulait l'entendre, que l'honorable ministre des travaux publics n'était pas l'homme de la situation, et qu'il fallait chercher quelque combinaison nouvelle, sans quoi le parti serait perdu.

*Boudin.* — Oh ! tenez, depuis la mort de mon bienaimé, sire George, j'ai désespéré de nos destinées et sans pourtant prévoir une aussi terrible catastrophe, des pressentiments fâcheux me disaient que notre triomphe ne pouvait durer longtemps. Ah ! s'il m'avait écouté et qu'il fût demeuré parmi nous..... mais les titres l'avaient ébloui.

*Bistouri.* — Eh ! rien ne pouvait le sauver. Sa maladie était incurable.

*Boudin.* — Je ne connais pas de maladie incurable, mon jeune confrère. Rien ne résiste à la véritable science, retenez bien cela.

*Bistouri.* — Mais pourtant, mon doyen, il me semble que, comme tous les autres, vous perdez quelques malades.

*Boudin.* — Jamais ! à moins qu'on ne m'appelle trop tard.

*Quenoche.* — Vous avez qu'à voir ! Et si par hasard on vous appelle trop tôt.

*Boudin.* — Quenoche, mon ami, ne t mêle jamais des conversations au-dessus de ta portée.

*Bonsens,* lisant : — « En le voyant à son siège, morne, abattu, découragé, je ne m'empêcher d'éprouver en mon âme quelque sympathie pour celui qui, pouvant encore, poursuivre une brillante carrière politique parmi nous, où les hommes qui ont les aptitudes ou les loisirs nécessaires sont rares, échoua si follement sur l'écueil d'une impatiente ambition, s'y faisant une blessure dont le temps, ce remède à tant de maux, ne fera qu'accroître la gravité.

*Languille.* — Père Bonsens, quand vous n'aurez plus besoin de la lettre de votre ami, je, vous prie de me la passer. Elle me fournira pour la prochaine élection un thème magnifique sur lequel je pourrai broder une splendide amplification à propos des dangers d'une ambition effrénée, des horreurs de la corruption, des inconvénients de l'hypocrisie. Mais en attendant, continuez, je vous prie.

*Bonsens.* — « Non loin de monsieur Langevin, était un autre collègue tombé comme lui et par lui. C'était le seul qui restait avec son chef pour représenter dans notre gouvernement la population canadienne française. Je demandai à tous ceux que je rencontrais ce qu'il avait fait pour mériter un pareil honneur, car je n'avais jamais entendu parler de ce monsieur Robitaille.

*Boudin.* — Robitaille ? Robitaille ? En effet j'ai entendu ce nom-là, je crois, auparavant. Mais je dois avouer qu'il m'est impossible de me rappeler, avec certitude les grands travaux parlementaires qu'il a dû sans doute accomplir pour siéger avec tant d'hommes illustres au plus haut conseil de la nation. Il a certainement quelque mérite caché.

*Bistouri.* — Inconnu, complètement inconnu ; mais je crois savoir pourquoi Sire John l'appela près de lui. Il représente une des principales richesses de notre confédération. C'est devant son comté que passent les innombrables morues, harengs et marsouins, qui visitent notre fleuve. Or, étant, paraît-il, muet, comme un poisson il représente ces êtres intéressants et précieux sans jamais les compromettre. Si Sire John n'avait jamais eu que des collègues qui ne disent, ni n'écrivent, rien, il serait peut-être encore au pouvoir.

*À continuer.*